Söderblom Saarela, Mårten. 2020. *The Early Modern Travels of Manchu. A Script and its Study in East Asia and Europe*

Philadelphie : University of Pennsylvania Press. 301 p.

Françoise Bottéro

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/1434>

DOI : 10.4000/hel.1434

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2021

Pagination : 205-210

ISBN : 9791091587150

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Françoise Bottéro, « Söderblom Saarela, Mårten. 2020. *The Early Modern Travels of Manchu. A Script and its Study in East Asia and Europe* », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 43-2 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hel/1434> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hel.1434>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2021.

HEL is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

Söderblom Saarela, Mårten. 2020. *The Early Modern Travels of Manchu. A Script and its Study in East Asia and Europe*

Philadelphie : University of Pennsylvania Press. 301 p.

Françoise Bottéro

RÉFÉRENCE

Söderblom Saarela, Mårten. 2020. *The Early Modern Travels of Manchu. A Script and its Study in East Asia and Europe*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press. 301 p. ISBN : 978-0-8122-5207-1.

- 1 Ce livre présente sous une forme originale et pluridisciplinaire un sujet peu étudié : l'histoire de la langue écrite mandchoue et son étude, entre le XVII^e et la fin du XVIII^e siècle, en Europe et en Asie orientale. Il nous éclaire sur la façon dont différents lettrés se sont intéressés au mandchou et à son écriture entre ces deux extrémités du monde. Après avoir résumé chaque chapitre, je montrerai l'apport de cet ouvrage pour l'histoire de la linguistique.
- 2 Dans le premier chapitre, intitulé « To Follow Fuxi or Kubilai Khan? Written Manchu before 1644 » (p. 17-42), l'auteur introduit l'écriture mandchoue à partir de sa création par le chef des Mandchous Nurhaci (1559-1626) avant la conquête de la Chine, en 1644. Née en contexte plurilinguistique, dans le but de servir d'outil de gouvernement pour le nouvel État, l'écriture mandchoue a été créée sur la base de l'écriture ouïghour-mongole, et fait suite à plusieurs écritures inventées à partir du X^e siècle en Asie centrale. Elle a été très vite réformée de façon à mieux enregistrer les noms étrangers, et à désambiguïser certaines consonnes et voyelles par l'ajout de diacritiques et de nouvelles graphies. Peu d'informations sont parvenues des conditions de son invention.

Après la conquête, certains lettrés Qing y ont vu des liens avec l'écriture chinoise, d'autres avec les écritures khitane, jürchen ou mongole.

- 3 Dans le chapitre 2, « The Beijing Origins of Manchu Language Pedagogy, 1668-1730 » (p. 43-74), l'auteur décrit comment les premiers pédagogues chinois, qui parlaient mandchou, ont développé un enseignement bilingue à partir du « syllabaire mandchou en 12 sections ». Le « syllabaire mandchou » représentait la clé de base pour se familiariser avec la phonotactique du mandchou parlé. Il était divisé en 12 sections combinant deux séquences. La « séquence externe » était formée des douze codas et la « séquence interne » comprenait environ 131 initiales sous forme de syllabes ouvertes. Chacune des 12 sections combinait une des 12 finales de la séquence externe avec les syllabes de la séquence interne. Un petit nombre de syllabes non mandchoues, qui servaient à noter des mots étrangers, avait été ajouté à la fin de la séquence interne.
- 4 Dans le chapitre 3, « Phonology and Manchu in Southern China and Japan, c. 1670-1716 » (p. 75-96), Mårten Söderblom Saarela présente deux auteurs qui se sont appuyés sur la tradition des études phonologiques pour approcher cette écriture et sa prononciation alors qu'ils n'avaient aucun contact avec des locuteurs natifs et un accès limité aux documents mandchous. Le chinois Xiong Shibo (ca 1642-1713) a présenté le syllabaire mandchou sous forme de tableau à la manière des tables de rimes, avec initiales syllabiques et finales sur deux axes. Tandis que le lettré japonais Ogyū Sorai (1666-1728) l'a intégré dans un tableau, propre à la tradition phonologique des 55 sons du japonais. Constatant par ailleurs que le syllabaire n'était pas complet, Ogyū a ajouté une liste de syllabes absentes qu'il a tirées d'un autre ouvrage.
- 5 Le chapitre 4, qui s'intitule « Manchu Words and Alphabetical Order in China and in Japan, 1683-1820s » (p. 98-120), traite de l'invention du dictionnaire mandchou et de l'organisation des mots selon leur structure graphique, à la fin du XVII^e siècle en Chine, puis de son développement au Japon. Par son analyse des syllabes mandchoues en plus petites unités graphiques sous forme de deux demi-blocs, le chinois Shen Qiliang (env. 1645-1693) a permis d'organiser les entrées dans le premier dictionnaire graphique mandchou-chinois sur une syllabe et demie. Le Japonais Takahashi Kageyasu (1785-1829) et son équipe ont rédigé le premier dictionnaire mandchou-chinois, complété d'aides à la lecture japonaises (*kunten*), en s'inspirant des dictionnaires hollandais pour classer les mots. Ils ont ainsi amélioré la mise en ordre des entrées initiée par Shen en l'appliquant également à la deuxième syllabe.
- 6 Le chapitre 5 s'intitule « Leibniz's Dream of a Manchu Encyclopedia and Kangxi's *Mirror*, 1673-1708 » (p. 121-144). Il présente le projet de dictionnaire mandchou de l'empereur Kangxi (1654-1722) dont la nouvelle, qui parvint en Europe avant qu'il ne soit achevé, suscita chez Leibniz le rêve de voir se réaliser une encyclopédie mandchoue-chinoise rassemblant l'ensemble des connaissances chinoises. Une fois paru en 1708, le *Miroir de la langue mandchoue* se révéla n'être qu'un dictionnaire monolingue mandchou organisé par thèmes à la façon des encyclopédies. L'auteur souligne les perspectives profondément différentes entre l'empereur mandchou et le savant européen. L'administration Qing était bilingue, mais l'empereur Kangxi cherchait avant tout à renforcer et à standardiser sa langue qui risquait de disparaître au profit du chinois. Conditionné par son propre programme académique et la riche production de dictionnaires et d'encyclopédies en Europe, Leibniz voyait dans le *Miroir* un intermédiaire qui aurait permis de transmettre les connaissances chinoises vers l'Europe.

- 7 Dans le chapitre 6, « The Manchu Script and Foreign Sounds from the Qing Court to Korea, 1720-1770s » (p. 145-168), l'auteur traite du développement des transcriptions phonétiques entre le mandchou et le chinois en Chine et leur influence en Corée. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, l'écriture phonographique mandchoue qui offrait une analyse plus détaillée des syllabes chinoises inspira l'amélioration de la technique de transcription chinoise. Elle permit aux Coréens de développer leur propre transcription *hangul* pour noter les prononciations chinoises. Le coréen Yi-Tam (1721-1777) et son équipe réalisèrent, en 1770, une version coréenne du dictionnaire mandchou-chinois de l'empereur Qianlong en ajoutant des explications aux mots mandarins pour aider ceux qui ne connaissaient que le chinois ancien (ou littéraire).
- 8 Le chapitre 7, « The Invention of a Manchu Alphabet in Saint Petersburg, 1720s-1730s » (p. 169-189), traite de l'intérêt des Européens pour la langue et l'écriture mandchoues et de son déchiffrement. À la fin du XVIII^e siècle, les informations qui parvenaient en Europe sur l'écriture mandchoue étaient souvent confuses. Les uns y voyaient de l'idéographie, les autres des hiéroglyphes, d'autres encore un syllabaire. Le prussien Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738), qui avait travaillé sur d'autres langues asiatiques et était familier des écritures syriaques et arabes, comprit que l'écriture mongole-mandchoue pouvait elle aussi s'analyser en lettres dont les formes variaient en fonction de leur position initiale, médiale, finale. Il parvint, vers 1730, à identifier les éléments de base sous la forme d'un alphabet qui comprenait 23 formes de lettres arrangées en 13 classes.
- 9 Dans le chapitre 8, « The Making of the Manchu Typeface in Paris, 1780s-1810s » (p. 190-221), l'auteur présente l'histoire de la création de poinçons mandchous par Louis-Mathieu Langlès (1763-1824) dans un contexte de course pour imprimer les écritures asiatiques (notamment du dictionnaire chinois-français-latin de De Guignes en 1813, sous le patronage de Napoléon) et de profonds changements politiques. Il montre comment cette création est née de la nécessité de résoudre un problème technologique. Pour pouvoir imprimer, à Paris, le dictionnaire mandchou-français de Joseph-Marie Amiot (1718-1793), il fallait pouvoir le réduire à sa forme la plus économique. C'est ce que fit Langlès en ne retenant que ses plus petits composants, qui correspondaient à un alphabet.
- 10 Dans ce livre, Mårten Söderblom Saarela (désormais « MSS ») montre comment l'analyse de l'écriture mandchoue s'est développée sur la base d'études linguistiques autochtones, ou en s'inspirant également, à l'occasion, d'autres traditions linguistiques. Il met en évidence le rôle qu'a pu jouer l'écriture mandchoue dans le développement d'analyses et de technologies linguistiques en Asie orientale et en Europe.

Analyses linguistiques à partir des traditions autochtones

- 11 En Chine, l'analyse du mandchou s'est nourrie des deux approches linguistiques traditionnelles : graphique d'une part et phonologique d'autre part.
- 12 Le terme « caractère », qui renvoie à une syllabe écrite, a tout d'abord été utilisé pour désigner les syllabes du syllabaire mandchou. L'analyse graphique chinoise a ensuite été appliquée, dès 1686, à l'écriture mandchoue. Selon cette analyse, les caractères sont formés de plus petits éléments composants. Les syllabes du syllabaire mandchou, qui

associaient une syllabe ouverte et une finale, ont été réinterprétées, sur la base de leurs graphies, en deux éléments composants (ou deux demi-blocs). Ce découpage graphique conçu par Shen Qiliang a permis d'organiser les mots dans le premier dictionnaire mandchou-chinois, en tenant compte également de l'ordre conventionnel des deux séquences propres au syllabaire mandchou. Malgré ses inconsistances, ce classement qui ne concernait qu'une syllabe et demie fut utilisé jusqu'à la fin de la dynastie Qing. Il fut même repris et systématisé par le Japonais Takahashi.

- 13 L'étude du syllabaire a, d'autre part, été approchée par le biais des études phonologiques traditionnelles. Cette tradition linguistique, qui s'est développée en Chine sous l'influence du bouddhisme et des analyses phonologiques indiennes, proposait un découpage des syllabes chinoises en initiales et rimes sous la forme de tables de rimes. Le syllabaire mandchou a été réorganisé de cette manière dès le début du XVIII^e siècle par le lettré Xiong Shibo, qui vivait en dehors de la sphère linguistique mandchoue, et s'intéressait à d'autres systèmes graphiques : indien et européen. Il a organisé son tableau en ne retenant que 5 des 6 voyelles mandchoues identiques à celles de l'alphabet, après avoir noté leur similitude. Il leur a appliqué les deux types de traits reconnus en Chine entre voyelles ouvertes et voyelles arrondies et les a présentées en fonction de leur ouverture (*a, e, i*), ou de leur rondeur (*o, u*), sur l'axe vertical avec les initiales consonantiques lorsque celles-ci les précédaient, tandis qu'il plaçait les 12 codas sur l'axe horizontal. Pour ceux qui étaient habitués aux tables de rimes, sa présentation permettait une consultation plus pratique du syllabaire mandchou en 12 sections.
- 14 Une approche semblable sous forme de tableau, mais dans une tradition phonologique différente, s'est développée au Japon. Le lettré japonais Ogyū Sorai a réorganisé l'écriture mandchoue et sa prononciation sur la base des 55 sons du japonais pour en faciliter l'interprétation.
- 15 Ainsi, que ce soit en Chine ou au Japon, MSS montre que ceux qui avaient accès à la langue mandchoue l'ont analysée à partir de l'écriture, tandis que ceux qui n'y avaient pas accès se sont aidés de l'analyse phonologique traditionnelle.
- 16 En Europe, l'analyse du mandchou s'est également faite à partir de l'écriture, et tout naturellement à partir de l'approche alphabétique. Comme le montre l'auteur, c'est en s'appuyant sur l'alphabet latin que les Européens ont pu analyser le syllabaire mandchou en un assemblage de voyelles et de consonnes à l'image de notre alphabet. De cette manière, ils l'ont eux aussi rendu plus accessible à leurs contemporains.

Analyses inspirées d'autres traditions graphiques

- 17 Comme permet de le comprendre MSS, en Asie, la connaissance d'autres systèmes d'écriture, et en particulier l'écriture latine, introduite par les Jésuites au XVI^e siècle, a inspiré certaines approches plus ou moins originales. Elle n'a certes pas abouti à une réanalyse alphabétique du syllabaire mandchou, mais elle a permis d'établir des comparaisons propices à d'autres analyses. En Chine, la combinaison des lettres latines était présentée sous la forme de syllabes découpées en initiales et en finales, conformément à l'approche phonologique traditionnelle. Cette perspective a renforcé l'idée que l'analyse des syllabes en initiales et rimes propre aux tables de rimes pouvait s'appliquer aux autres types d'écriture.

- 18 Au Japon, le classement alphabétique des mots, utilisé par les Hollandais dans leurs dictionnaires, a en revanche inspiré une mise en ordre systématique des entrées. Tout comme l'alphabet latin, le syllabaire mandchou, qui était appris par cœur, offrait cette possibilité. Takahashi Kageyasu (1785-1829) a ainsi eu l'idée d'en faire une sorte de classement alphabétique qui lui a permis d'améliorer l'organisation du dictionnaire mandchou de Shen Qiliang et de faciliter le classement des mots étrangers jusqu'alors inclassables. En effet, les « caractères extérieurs » utilisés pour les noter n'étaient pas intégrés dans le syllabaire.

Développement de technologies et d'analyses linguistiques à partir de l'écriture mandchoue

- 19 MSS montre également le rôle des études linguistiques mandchoues dans l'affinement des systèmes de transcription non seulement chinois, mais aussi coréen. En Chine, on utilisait traditionnellement, depuis le III^e siècle, deux caractères pour indiquer la prononciation d'un caractère inconnu. Selon cette méthode appelée *fanqie*, le premier caractère spécifiait l'initiale, le second la rime, sur le modèle 德+紅 = 東 (*dé + hóng* = *dōng*). C'est ainsi que les premiers pédagogues indiquaient la lecture des syllabes mandchoues. Les transcriptions mandchoues, qui distinguaient initiale, noyau et coda, étaient en revanche plus précises. Pour permettre aux caractères chinois de transcrire les sons des autres langues, les lettrés Qing se sont appuyés sur le mandchou qui leur imposait une distinction en 3 parties. Ils ont ainsi développé un nouveau système *fanqie* distinguant non plus 2, mais 3 parties dans les syllabes. Trois caractères chinois servaient à la transcription. Ils étaient en général regroupés dans l'espace d'un seul caractère pour indiquer qu'ils ne renvoyaient pas à des mots, mais fonctionnaient comme des signes phonographiques. Ainsi, grâce aux pratiques de transcription développées par les Mandchous, l'analyse traditionnelle chinoise des prononciations en une initiale et une finale a pu être dépassée pour devenir plus précise.
- 20 À partir du début du XVIII^e siècle, l'écriture phonographique mandchoue, qui apportait une analyse plus poussée du mandarin parlé à la cour, a été de plus en plus utilisée pour transcrire les sons chinois (l'auteur ne dit pas, cependant, comment étaient traités les tons des syllabes chinoises). Pour les Coréens, le système de transcription tripartite mandchou offrait non seulement une analyse plus détaillée des prononciations chinoises vernaculaires du Nord, mais il corrigeait les gloses phonétiques anciennes et leur permettait de distinguer des nuances que leur transcription *hangul* ne retenait pas. C'est donc sur la base des transcriptions mandchoues du chinois parlé à la cour des Qing que les lettrés coréens de Hansǒng ont pu développer leur propre transcription *hangul*. Ils ont ajouté de nouvelles transcriptions à leur alphabet en combinant la tradition d'étude phonologique chinoise utilisant l'écriture coréenne à une plus récente tradition d'étude de la langue mandchoue.
- 21 En Europe, l'analyse de l'écriture mandchoue, tantôt associée aux caractères chinois, tantôt à l'alphabet syriaque, a contribué, selon l'auteur, à raffiner la terminologie grammatologique. Deux types principaux d'écriture y étaient alors reconnus selon qu'ils notaient du son ou des « idées » : l'alphabet et les écritures pictographiques ou idéographiques. La distinction entre alphabet et syllabaire n'était pas claire. Après avoir dégagé un alphabet identifiant clairement voyelles et consonnes, le prussien

Bayer permit, vers 1730, de différencier l'écriture mandchoue du syllabaire. Il en vint par la suite à admettre la différence de nature entre ces deux types d'écriture.

- 22 Ainsi, par ce travail érudit, MSS nous montre comment l'écriture mandchoue et son étude ont contribué au développement d'analyses linguistiques et grammatologiques en Asie orientale et en Europe. L'absence incompréhensible de bibliographie s'avère être le principal défaut de ce travail savant et parfaitement documenté. On peut également regretter que MSS n'ait pas donné plus d'images pour faciliter la compréhension des différentes organisations du syllabaire et des dictionnaires plurilingues. D'autant que certaines explications ne sont pas toujours claires. C'est le cas, par exemple, du tableau de Xiong Shibo qui est expliqué p. 94, soit quatre pages après le tableau de la p. 90. Un point pourrait induire le lecteur en erreur. On sait que les caractères chinois sont souvent présentés comme renvoyant directement à des significations, en court-circuitant la langue. C'est ce que semble faire l'auteur lorsqu'il écrit, p. 45, que *zi* signifiait à l'origine « donner naissance », « chérir », avant d'avoir le sens de « caractère » (« *Zi had originally meant "give birth to", "treat as one's child", or "care for", but passing through the sense of "bestowing a courtesy name upon a young male", it had come to mean "written Chinese logogram", or character, for short* »). En réalité, *zi* n'a pas changé de sens. Il renvoie plus simplement à deux homonymes : « donner naissance, chérir » et « nom personnel, caractère ».
- 23 Ces brèves remarques n'enlèvent rien à l'originalité, l'intérêt et la qualité de cet impressionnant travail qui nous permet de découvrir tout un pan peu connu de l'histoire linguistique des Qing, et d'approcher la démarche originale de certains auteurs, peu étudiés, en matière d'analyses linguistiques autochtones. C'est notamment le cas de Xiong Shibo qui alla jusqu'à appliquer les études de phonologie chinoise à des langues non chinoises.

AUTEURS

FRANÇOISE BOTTÉRO

CRLAO, CNRS, EHESS, Inalco